Publication de la



Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois	1 fr. 25
Six mois	2 50
Un an	5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois	2 fr. 50 c.
Six mois	5
Un an	20

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

2e Année.— Numéro 26. — 18 Novembre 1849.

Ajournement de la guerre d'Orient

ET SES CAUSES.

La question de la guerre ou de la paix en Orient est décidément confisquée par la diplomatie, qui prétend la résoudre à huis-clos, et par ses propres lumières. Tous les organes qui pourraient l'éclairer dans sa course à travers ce dédale aux mille détours, ont été d'une manière ou d'une autre engagés à se taire. Ce silence nous paraît d'un mauvais augure. Rien ne peut être plus favorable aux vues de la Russie que cet ajournement du débat par les feuilles libérales d'Europe. Le privilége laissé à nos hommes d'Etat de résoudre pour ainsi dire, en tête à tête, par leur seule intelligence, une question à laquelle, on doit le dire, ils ne comprennent rien, ne pourra qu'aboutir à une irréparable mystification, dans le genre de celle qui couronna les longues conférences secrètes pour la constitution du royaume de Grèce. Car s'il existe une question où les diplomates d'Occident aient été constamment, et puissent être plus que jamais dupés par la Russie, c'est la question d'Orient. Pour résoudre cet immense problème à l'avantage et à l'honneur de l'Europe, au lieu d'en enfouir le secret au fond des chancelleries, il faudrait au contraire l'exposer sous toutes ses faces et dans ses moindres détails au grand jour de la publicité.

Grâce au mystère qui commence à envelopper ce grand débat, la Russie consolide ses positions. Elle masse ses troupes le long du Pruth et aux bouches du Danube, elle subjugue moralement la Moldavie et la Valachie, et ne néglige aucun sacrifice pour gagner à sa cause la Serbie et la Bosnie, et se créer, avec la jeunesse de ces deux belliqueuses contrées, une formidable avant-garde. Cachant sa jalousie, l'Autriche se retire en apparence de la scène. Mais elle tient le long de l'Hertsegovine et de la Croatie turque, une réserve toute prête à entrer en campagne. L'invasion russe des Balkans ne la prendra point au dépourvu : elle n'attend qu'une chose, c'est que la Rnssie lui tire elle-même les marrons du feu. Puis, toutes les deux partageront les profits d'une lutte dont la Russie seule aura couru les risques.

Devant tous ces préparatifs clandestins de ses ennemis, la Porte, il est vrai, ne reste pas oisive. Appuyée par l'Angleterre, elle organise, sur tous les points attaquables, une énergique résistance. Elle compte principalement sur sa flotte, qui est peut-être en ce moment la plus belle flotte militaire du monde. Le sultan peut lancer sur les côtes moscovites de la mer Noire, 25 vaisseaux de ligne, sans compter les vaisseaux de moindre proportion, et sa flottille à vapeur. Quant aux forces de mer russes, elles ont l'inconvénient d'être divisées en deux escadres, celle du Sud et celle du Nord, de Sebastopol et de Kronstadt. Cette dernière est, pour la Turquie, comme n'existant pas, puisqu'elle ne peut déboucher dans la Méditerranée, sans subir les bordées anglaises à Gibraltar, dans les parages de Corfou et aux Dardanelles, c'est-à-dire sans être coulée à fond. La flotte turque, à elle seule, est déjà plus forte que l'escadre russe de la mer Noire. Que serait-ce si elle combattait, comme ce serait le cas en ce moment, appuyée par les forces britanniques? On conçoit que la Russie ne puisse guère accepter la lutte dans de pareilles conditions. De là l'ajournement, dont l'Europe officielle se réjouit : ajournement trompeur qui cache pour l'avenir de bien plus grands dangers que ceux auxquels on se vante d'avoir échappé pour l'instant. En effet, les Austro-Russes ont besoin d'endormir de nouveau l'opinion européenne trop fortement éveillée et révoltée par

la demande d'extradition. Mais ce n'est qu'une partie remise. En attendant on n'évacuera aucune des positions occupées. La propagande russe continuera de soudoyer l'insurrection des Slaves dans les Balkans, et des Grecs dans les îles. Parmi les marins même on gagnera à force d'or les Grecs, qui sont sur la flotte turque presque aussi nombreux que les Musulmans. Puis, au printemps, quand tout l'Orient semblera replongé dans son sommeil, sous prétexte de quelque nouvelle atteinte aux droits du protectorat, le tsar annoncera son intervention définitive, cette fois en sens inverse de celle de la Hongrie, et au nom des nationalités chrétiennes opprimées par le Coran.

Cette intervention, qu'on cesse d'y compter, n'aura pas lieu par voie de mer : elle se glissera par terre, à la sourdine et lentement, changeant de prétexte à mesure qu'elle avancera. Les flottes n'y joueront qu'un rôle très-secondaire, comme en 1829, où la Russie laissa battre son escadre sans s'en inquiéter beaucoup, pendant qu'elle pénétrait par terre jusque dans les murs d'Andrinople. Avec le secours des insurgés slaves, les Moscovites pourront renouveler avant six mois leur promenade de 1829 : et cette fois le chaos de l'Europe, l'inaction d'une diplomatie fascinée et l'ignorance des journaux sur le véritable état de la question, rendront plus facile que jamais une installation définitive de la Russie dans les Balkans.

Les Polonais et la Prusse.

Nous connaissons par les débats déjà publiés, la conduite du cabinet et du parlement prussien vis-à-vis du grand duché de Pozen. En vain les députés Ianiszevski et Stablevski ont élevé contre l'oppression leur voix éloquente. Pas un Allemand n'a daigné se lever pour réclamer de son pays une tardive justice. Seulement lorsque M. Stablevski s'est écrié en plein parlement, faisant allusion à la Russie :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor !

alors seulement on a vu la chambre prussienne s'agiter et frémir. La crainte du knout moscovite a seule eu la puissance de galvaniser un moment ces consciences paralysées, mais sans pouvoir les guérir. Elles sont retombées aussitôt après dans leur endurcissement; néanmoins l'argumentation de M. Stablevski subsiste dans toute sa force. La conséquence probable, et même selon nous inévitable d'un aussi complet deni de justice envers la Pologne, sera que les Polonais, au lieu de se laisser germaniser et détruire en quelque sorte à petit feu, appelleront à leur secours les autres Slaves, leurs frères.

Alors commencera pour la Prusse et pour l'Allemagne entière l'expiation cruelle, mais bien méritée, du crime qu'elles ont commis, en participant au démembrement de la Pologne, et en servant d'instrument servile à l'ambition de l'Autriche et des tsars. On reprendra à la Prusse ses dépouilles injustement acquises. Les Slaves arriveront d'Orient pour réclamer leurs frontières du treizième siècle au-delà de l'Oder. Les Slaves savent que Berlin s'est élevé sur leur sol natal, sur l'emplacement d'un castel, où un margrave allemand assassina trente héros slaves. C'est donc le meurtre et la perfidie qui commencent, qui développent et qui perpétuent cette monarchie prussienne, fondée, à ce qu'on nous dit, sur l'intelligence ! oui, mais sur une intelligence pronfondément satanique.

Cette prédiction, que la haine allemande, en amenant l'union des Slaves, produira à la longue l'anéantissement politique de l'Allemagne, a été lancée comme un menaçant éclair au sein des chambres prussiennes. La Russie elle-même doit comprendre qu'au lieu de poursuivre cette œuvre impie de l'extermination du génie polonais, il vaut mieux briser ces rois allemands qu'elle protége et qui la détestent. Le monarque actuellement régnant à Berlin prononça, devant l'Assemblée de 1847, ces paroles sonores : « *Moi et ma maison nous servons le Seigneur.* » Mais comment le servez-vous? En retenant, contrairement à sa loi, les belles provinces polonaises volées par vos ancêtres, en violant les traités les plus solennels, en vous montrant infidèle à vos propres paroles. C'est de cette manière que le chef du gouvernement prussien sert le Seigneur et fait exécuter la justice. Pour lui, l'enseignement terrible de 1848 est resté sans aucun effet. Les Polonais sauront attendre. La colère divine les vengera elle-même, en rendant d'autant plus profonde la chûte de la monarchie de Frédéric-le-Grand.

Sur une population polonaise de deux millions deux cent mille âmes, la chambre de Berlin ne compte que dix-neuf membres polonais. Le gouvernement a employé tous les moyens pour faire nommer en Poznanie des Allemands. Mais s'il y a réussi, c'est grâce aux Polonais eux-mêmes. Il semblerait qu'ils n'attachent plus une grande importance à l'exercice d'un droit qu'ils avaient réclamé avec tant d'énergie, mais qui leur paraît de plus en plus illusoire. Dans un arrondissement que nous ne voulons pas nommer, les hommes les plus remarquables par leur intelligence et leur position morale ne se sont pas présentés à l'élection et on a nommé un Allemand. Une autre cause, qui a contribué d'une manière accessoire à diminuer le nombre des représentants polonais, c'est la résolution étrange et scandaleuse qui fut prise par les démocrates polonais de refuser le mandat. Nous ne saurions stygmatiser trop sévèrement cette conduite évidemment si favorable à l'intérêt germanique. Nous croyons que les Polonais peuvent parvenir à recouvrer une grande partie de leurs droits, en se servant avec habileté et persévérance de la liberté de la presse et de la liberté de la parole parlementaire, en engageant une lutte franche et sérieuse avec l'esprit germanique. Il n'y a, il est vrai, que deux millions deux cent mille Polonais dans la monarchie prussienne; mais ils ne doivent pas oublier que quatre-vingt millions de Slaves les appuient par leur force morale et rêvent de les venger un jour.

Le gouvernement prussien persévère dans ses projets d'extermination de la nationalité polonaise, et il y persévéra jusqu'à la fin, on ne doit pas se le dissimuler. On lève l'état de siége de Pozen, qu'on avait maintenu pendant dix-

huit mois, uniquement pour satisfaire aux haines furieuses des Allemands et des israélites, ces ingrats et perfides étrangers auxquels la Pologne accorda jadis, pour son malheur, une hospitalité si magnanime. En même temps, les autorités prussiennes déclarent qu'avec la liberté de la presse et de l'association, elles ne pourront jamais gouverner la Poznanie. Nous en convenons volontiers ; et par suite de cet aveu, nous demandons à quoi sert de maintenir un ordre de choses auquel manque toute base morale et politique et que l'on ne conserve que par les plus atroces violences.

C'est pourquoi nous engageons les Polonais de s'abstenir de tout appel à la force matérielle. La liberté seule usera et écrasera enfin l'usurpation germanique. Les Polonais ne renonceront jamais au principe d'indépendance; mais ils espèrent obtenir tout par la seule force de leur bon droit. Le gouvernement prussien, sous le régime de la constitution, essaie de prolonger son despotisme et ses sanglantes persécutions. Les massacres de 1848 n'ont pas encore assouvi sa colère. Il fait de nouveau traduire des Polonais devant le jury, en les accusant de haute trahison. On ne saurait rien imaginer de plus inique. Le roi de Prusse lui-même s'est engagé à restituer aux Poznaniens leur nationalité ; il leur a promis la lutte en commun contre la Russie ; il a reconnu que l'intérêt bien entendu de l'Allemagne exige impérieusement la reconstitution de la Pologne. Maintenant on dément toutes ces assurances si formelles, et que l'on devait croire sincères. On voudrait bien couvrir ces mensonges par des assassinats juridiques. Il faut du sang polonais au gouvernement prussien pour prouver sa loyauté et ses intentions généreuses. Mais les jurés polonais et allemands n'en ont pas jugé ainsi : ils ont fait courageusement leur devoir, en déclarant tous les accusés non coupables.

On a essayé encore d'étouffer un journal polonais, le *Wielko-polanin*, rédigé par l'abbé Prusinowski et destiné exclusivement à éclairer et à développer le peuple des campagnes. Mais éclairer le peuple polonais, relever sa dignité morale et politique c'est, d'après les autorités prussiennes, perpétuer une agitation dangereuse et subversive de tout bon gouvernement. Les jurés n'en ont pas moins acquité l'abbé Prusinowski. Le gouvernement prussien est trop intelligent pour ne pas voir que la Pologne lui échappera un jour. Aussi l'exploite-t-il tant qu'il peut, et sans aucune miséricorde. Mais la liberté constitutionnelle suffira pour confondre ces haines implacables, et pour les faire reculer.

Les Polonais du duché de Pozen ont compris cette vérité, qui les sauvera eux et leurs frères de la Vistule. Ils ont formé une association légale, qu'ils ont nommée *Ligue polonaise*. La ligue polonaise représente tous les Polonais sous le gouvernement prussien, ceux de Pozen, de la Prusse proprement dite et de Silésie. Cette société est devenue aujourd'hui un des leviers les plus puissants pour relever la cause polonaise en Europe. On doit le reconnaître, surtout à présent que l'émigration polonaise, au bout de dix-huit années d'existence se trouve avoir manqué à peu près complétement sa mission politique. Préoccupée de ses théories et de ses factions intérieures, elle a trop négligé d'éclairer l'opinion de l'Europe sur les intérêts polonais. C'est ainsi que nos ennemis, avec une habileté infernale, aidés merveilleusement par le *Times* et les *Débats*, ont réussi un moment à surprendre et à tromper la conscience européenne, en propageant contre la Pologne les plus grossiers mensonges. Les Polonais n'oublieront jamais la leçon qu'ils ont reçue après la révolution de février : leurs amis les ont abandonné, calomnié ou vendu de la manière la plus révoltante. M. Bastide les traite comme des anarchistes, M. de Montalembert se repent amèrement de ses sympathies d'autrefois pour notre cause. Il n'est pas un homme influent en France, qui ne semble donner aujourd'hui gain de cause à nos ennemis. Devant un pareil état de l'opinion occidentale, la seule ressource qui reste aux Polonais est évidemment de se retrancher dans leur propre force, n'attendant leur salut que d'eux-mêmes et de leur fraternité avec les Slaves.

E...

La maison d'Autriche.

PARABOLE SLAVE.

Traduite du *Slavenski iug*.

« Il existait une maison vaste et forte, composée d'une foule d'appartements séparés entr'eux par d'épaisses murailles, et où vivaient, depuis les plus anciens temps, des locataires de mœurs très-différentes. Tous ces ménages abrités sous un même toit, se détestaient les uns les autres, à tel point que même les liens du sang créés par la nature entre plusieurs d'entr'eux, ne parvenaient pas à les rapprocher.

« Ils se léguaient ainsi, de siècle en siècle, une discorde éternelle et des rivalités aveugles, qui forment toute leur histoire. Or plus étaient épais les murs de séparation, et plus était profonde leur mutuelle antipathie, plus aussi le maître de la maison prospérait, et prélevait sur ses locataires d'abondantes redevances....

« Mais le Dieu Tout-Puissant qui commande au monde, fit naître en Occident une grande secousse, qui se communiqua aussitôt à l'Orient : et ce tremblement de terre trouvant sur son passage la grande maison, l'ébranla si fortement que toutes les murailles de séparation élevées entre les divers ménages, furent renversées du coup. La secousse s'étant renouvelée à plusieurs reprises, on sentait chanceler les bases même de l'antique édifice, qui menaçait de devenir bientôt un vain amas de poussière et de ruines.

« Sa complète destruction semblait d'autant plus inévitable, que parmi ses habitants, il y en avait beaucoup qui se rejouissaient de sa chûte, et qui la hâtaient même activement, afin de rebâtir ensuite à leurs frais, et pour leur propre compte, une demeure plus appropriée à leurs besoins. Mais il y en avait d'autres au contraire qui ne pouvaient se résoudre à détruire le foyer qui avait abrité leurs pères

contre la pluie, les vents et les neiges. Ceux-là satisfaits de voir tomber seulement les murs de séparation élevés entre eux, se mirent à environner d'arcs-boutants le toit commun pour en empêcher la chûte.

« Le monde entier appelait ces derniers des insensés; et ce n'était pas à tort. Car la maison qu'ils étayaient avec des efforts désespérés, n'était rien autre chose qu'un triste cachot, où régnait depuis des siècles le bon plaisir d'un seul homme, du propriétaire et de ses valets: et tous les locataires n'étaient que les esclaves du maître, avec cette différence étrange que ceux qui travaillaient le plus ardemment à démolir l'édifice, avaient précisément conservé le plus de priviléges, et jouissaient de bien plus de faveur que ceux qui travaillaient avec tant d'abnégation à raffermir les fondements et à consolider les murailles....

« Aussi longtemps que durèrent les secousses, et que la chûte fut imminente, le maître de la maison consentit à tout ce que demandaient ses locataires. Mais à mesure que le danger s'éloignait, le maître et ses valets redressaient la tête avec plus d'arrogance. Remplissant les fentes avec du plâtre, et recouvrant les vieux murs avec un vernis nouveau, ils reprirent toutes leurs allures despotiques, et redevinrent comme auparavant d'impitoyables geoliers....

« La grande maison représentée dans cette parabole, est le vaste empire d'Autriche. Le propriétaire est l'empereur avec sa bureaucratie, son aristocratie et son armée. Les ménages divers de la maison sont les différents peuples de l'empire. Les hautes barrières qui les séparent sont les intrigues des ministres et de la camarilla. Le tremblement de terre qui a reversé ces barrières, c'est la révolution européenne commencée en France. Les restaurateurs de l'édifice sont les Slaves, principalement les Croates et les Serbes, qu'on a depuis replongés dans leur cachot, et chargés de chaînes plus pesantes que jamais. Enfin, le vernis luisant avec lequel on a badigeonné le vieil édifice, c'est la forme constitutionnelle, et la charte octroyée du 4 mars, qu'on a jetée comme un masque sur tous les abus du système ressuscité de M. de Metternich. »

NOUVELLES.

EMPIRE OTTOMAN.

Constantinople. — Les salons diplomatiques de Pera ne laissent rien transpirer sur les résultats probables du différend turco-russe. M. de Titof se tient sur la plus grande réserve, et se borne à faire agir ses subordonnés. Quand à M. de Stürmer, que la légation russe avait poussé, un peu malgré lui, aux déclarations les plus violentes, sa fougue s'est considérablement calmée. A la légation de France, toutes les bonnes intentions du général Aupick sont malheureusement contrariées par son entourage, surtout par son premier secrétaire, M. de Gabriac, qu'on signale comme le plus fervent adepte de l'école de Metternich. Sir Stratford Canning, seul, continue de déployer la plus grande énergie, et de maîtriser la situation.

— Bien qu'ils aient quitté Vidin depuis le 7 octobre, les réfugiés hongro-polonais sont toujours sur les bords du Danube. Kossuth, qui ne peut se résoudre à se séparer d'eux, n'a pas quitté Rouchtchouk ainsi que ses principaux amis. Le comte Zamoyski et le général Vysocki sont à Chumla avec la légion polonaise. Les anglais Guyon et Longworth ont seuls été envoyés à Constantinople, malgré leur désir de rester auprès de Kossuth. Quant aux fanfares des journaux Autrichiens sur le succès de la mission du général Hauslab, auprès des réfugiés hongrois et italiens, dont plus de trois mille auraient écouté ses promesses d'amnistie, et seraient rentrés en Autriche, tout ce tapage se réduit à peu de chose: c'est quelques centaines au lieu de quelques milliers, qu'il faut lire.

— *Moldo-Valachie.* — En Roumanie, les affaires entrent dans une phase nouvelle. Les troupes ottomanes évacuent, par ordre, toutes leurs positions, sauf Bukarest, où Omer-Pacha laisse huit mille hommes. A mesure que les Turcs se retirent, les Russes avancent. Chaque jour, de nouveaux détachements de cosaques arrivent pour renforcer les divers corps d'occupation des deux principautés. On vient de lever le cordon sanitaire du Pruth, qui séparait ces contrées de la Russie. Un arrêté de l'autorité militaire russe de Bukarest, sous prétexte du choléra, qui n'y existe pas, ordonne, à tout propriétaire de maison, de tenir prête, chez lui, une chambre garnie de six lits complets. Cette disposition, qui s'applique à toutes les villes et bourgs de Valachie, offre un moyen on ne peut plus économique de s'assurer des hôpitaux, pour le cas de guerre.

— Frémissant de l'idée de se voir incorporés à la Russie, les jeunes valaques viennent de demander à Omer-Pacha l'autorisation de former des *compagnies franches*, destinées à être réunies à l'armée ottomane. Cette formation, au cas d'une lutte avec les Russes, pourrait devenir très-importante, surtout dans la petite Valachie, qui n'a point encore perdu son humeur belliqueuse d'autrefois.

— Malheureusement il paraît que la Porte, lassée outre-mesure de sa suzeraineté sur les deux principautés moldo-valaques, ne serait pas éloignée d'y renoncer, à la seule condition qu'elles seraient déclarées indépendantes de la Russie, et placées sous la garantie générale des grandes puissances, à peu près comme le royaume de Grèce. Le seul exposé de ce fait le dénonce assez comme une suggestion moscovite.

— *Serbie.* — Les dix mille fusils envoyés aux Serbes, par l'empereur Nicolas sont arrivés, vers la mi-octobre, à Belgrad, où ils font l'objet d'une joie générale; car le Serbe, guerrier avant tout, aime à être bien armé. L'opposition maladroite de la Porte sert de base aux récriminations du parti russe. Ce parti couvre sa vraie couleur sous le manteau d'une opposition patriotique, dirigée contre le prince Alexandre. Il tourne en ridicule l'humeur pacifique de ce prince, et cherche à enthousiasmer le peuple, pour les allures militaires de Voutchitj, qui est décidément devenu le coryphée du consulat de Russie. — L'impopularité des deux frères Simitj, chefs avoués du parti russe, et l'indécision du caractère de leur collègue Petronievitj, avaient seules, jusqu'à présent, assuré la prédominance du parti strictement national, représenté par Elie Garachanine. Depuis que M. Lovchine a choisi Voutchitj pour son porte-drapeau, le parti russe devient inquiétant; et les consuls de France et d'Angleterre, nous écrit-on, sont loin de surveiller ses intrigues avec le zèle qu'on aurait droit d'attendre.

HONGRIE.

— Parmi les nouvelles condamnations à mort on remarque celle de Paul Nyary, ex-vice-président du comitat de Pest, et celle de François Ruperski, ancien commissaire du gouvernement insurrectionnel, compris dans la capitulation de Comorn, qui le garantissait de toute poursuite ultérieure, mais qui ne l'a point mis à l'abri des dénonciations secrètes, seule base de la justice de Haynau. Une femme même, convaincue d'avoir combattu dans les rangs insurgés, vient d'être pendue.

— Haynau est toujours souffrant. Ses yeux, qu'offusquent la lumière, se cachent rouges et enflammés sous un grand abat-jour vert. Des esprits satyriques veulent voir en lui la parfaite image de l'empire autrichien.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre. — Imp. PILLOY frères et Ce, boulevard Pigale, 48.